

Novák, Otakar

Un grand recteur, ami des lettres romanes

Sborník prací Filozofické fakulty brněnské univerzity. D, Řada literárněvědná. 1969, vol. 18, iss. D16, pp. [77]-99

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/108038>

Access Date: 17. 12. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Otakar Novák

UN GRAND RECTEUR, AMI DES LETTRES ROMANES

L'année 1969 n'est pas seulement celle du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Université de Brno. C'est aussi celle du trentième anniversaire de la mort d'Arne Novák (né le 3 mars 1880, décédé le 26 novembre 1939), son recteur en des jours sombres, sous l'occupation du pays par les nazis, à la veille de la fermeture des grandes écoles tchèques et moraves et des poursuites dirigées contre les étudiants et les membres des corps enseignants.

Arne Novák¹ a été un éminent professeur de littérature tchèque et l'un de nos plus insignes critiques. Comme l'a souligné au lendemain de sa mort l'un de ses confrères dans sa monographie, il n'a pas été un spécialiste dans le sens étroit du mot. Tous ses travaux «prouvent que Novák aurait pu se distinguer tout aussi bien en tant qu'historien de la littérature mondiale. Justement le fait qu'elle lui était familière a grandement contribué à son enquête sur l'originalité de la littérature tchèque et sur la façon dont elle se situe dans son encadrement littéraire plus large». Albert Pražák — c'est lui que nous citons — ajoutait: «...il était convaincu que toutes les littératures font partie d'un contexte organique et que les idées et les formes littéraires rayonnent de chaque nation et se répandent dans le monde, envahissant par vagues successives des zones territoriales et nationales différentes et y provoquant une réaction et une création originale analogue».²

Cette vaste étendue d'intérêts et de connaissances littéraires, comment aurait-elle pu ne pas comprendre le domaine des littératures romanes auxquelles la littérature tchèque n'a pas été peu redevable d'impulsions fructueuses de renouvellement? Si la littérature française y occupait une place de choix qui dépassait considérablement celle qu'on y trouvait réservée à ses soeurs latines, le pays d'Italie, le pays de Mignon — «terre gracieuse de sainteté et d'art»³ — où il avait entrepris, au cours du pre-

¹ Il n'y a aucun rapport de parenté entre Arne Novák et l'auteur des lignes qu'on va lire.

² Cf. Albert Pražák, *Arne Novák*. Praha, Václav Petr (Ůvah a studij č. 10) 1940, p. 18.

³ *Motivy ze spanilé země svatosti a umění*. (Motifs de la terre gracieuse de sainteté et d'art). 17. sv. Edice Corona. Praha, J. A. Drégr 1940. Arne Novák a écrit un article intitulé «Píseň Mignonina» (La chanson de Mignon) recueilli dans le livre *Krajané a sousedé*. Kniha studij a podobizen. (Compatriotes et voisins. Livre d'études et de portraits.) Edice Aventinum sv. 49. Praha, Aventinum 1922.

mier après-guerre, plusieurs pèlerinages, y était présent avant tout par les impressions que lui avait laissées le contact direct avec sa réalité physique, artistique et spirituelle, en partie aussi par les illusions, d'ailleurs cruellement déçues, qu'avait éveillées chez lui certaine évolution politique qui lui était apparue d'abord sous un jour idéal.

Enfin, le rappel du monde roman a joué un rôle de premier ordre dans l'une de ses dernières professions de foi patriotique qu'Arne Novák a faite, en l'année même de sa mort, dans son discours d'inauguration de recteur. C'est une page mémorable dans l'histoire de l'Université de Brno. C'est aussi l'une des plus courageuses dans celle, millénaire, de la résistance de Sisyphe d'une petite nation contre des envahisseurs plus puissants qui, non contents d'enchaîner son corps, n'ont jamais cessé de lui demander l'impossible: *Da mihi animam...* A une époque où la France était loin d'avoir oublié sa défaite de 1870/71 par la Prusse et ses conséquences, Ernest Renan a dit dans une célèbre conférence prononcée en Sorbonne: «Une nation est une âme, un principe spirituel... La nation, comme l'individu, est l'aboutissement d'un long passé d'efforts, de sacrifices et de dévouements... Une nation n'a jamais un véritable intérêt à s'annexer ou à retenir un pays malgré lui. Le voeu des nations est, en définitive, le seul critérium légitime, celui auquel il faut toujours revenir...»⁴ En 1939, jusqu'à l'orientation culturelle libre allait être contestée au peuple tchèque. Ce fut alors, face à l'occupant, que le recteur se fit le porte-parole des voeux intimes de sa nation.

Les rapports d'Arne Novák avec la littérature française ont déjà été l'objet d'une très rapide esquisse.⁵ Ceux avec l'Italie ont été examinés aussi, plus amplement.⁶ Qu'il nous soit permis ici, à l'occasion du trentième anniversaire de sa mort, non pas d'étudier, mais d'évoquer en toute modeste quelques aspects de ses rapports avec la recherche critique française.

*

Né dans une famille d'intellectuels — son père était professeur de l'enseignement secondaire, sa mère une remarquable romancière —, le jeune Arne Novák grandissait dans un entourage imprégné avant tout de culture littéraire. On sait l'effet: il se sentait promis de bonne heure à la littérature. «Quand j'étais garçon, mon plus grand voeu était de devenir poète, a-t-il confessé un jour. [...] Tourner des vers et trouver des images me remplissait d'une félicité secrète, et je ne regrettais pas le temps consacré à étudier et à imiter de bons modèles [...]. Mais une voix intérieure me disait sans cesse que je n'étais pas poète.»⁷

⁴ Il s'agit comme on sait de la conférence du 11 mars 1882: «Qu'est-ce qu'une nation?»

⁵ Cf. Vladimír Stupka, «Arne Novák a francouzská slovesnost» (Arne Novák et les lettres françaises). *In memoriam Arne Nováka*. 26. XI. 1939—26. XI. 1940. Praha, Melantrich 1940, pp. 80—81.

⁶ Cf. Jaroslav Rosendorfský, «Arne Novák a jeho vztah k Itálii» (Arne Novák et ses rapports avec l'Italie). *Ibid.*, pp. 73—79.

⁷ Arne Novák, *Hovory okamžiků* (Causeries des instants). Vyškov, Fr. Obzina 1926, p. 5.

Il abandonna assez tôt son ambition poétique. Les vives discussions en famille qui eurent lieu entre la mère et le fils au sujet de questions concernant les lettres étaient sans doute, comme l'affirme, dans ses souvenirs d'alors, l'un de ses intimes, Otokar Šimek, le reflet de l'opposition de deux générations. D'autre part elles signalaient aussi, à ce qu'il semble, un penchant significatif de son esprit. Ne nous l'a-t-il pas indiqué lui-même en rappelant les actes de pionnier du jeune génie de Jaroslav Vrchlický qui allait devenir le chef du groupe littéraire des «lumiristes»?

Jaroslav Vrchlický (1853—1912) avait, dès 1874, traduit et présenté au public tchèque des poèmes de Victor Hugo, qu'il fit suivre d'une très belle anthologie de la poésie française moderne avec ses commentaires et notices (*Poesie francouzská nové doby*, 1877), puis d'un petit recueil d'essais intitulé *Básnické profily francouzské* (Profils poétiques français, 1887). C'est à propos de celui-ci qu'Arne Novák a dit: «Permettez-moi d'évoquer avec une gratitude toute personnelle ce mince volume pour les heures inoubliables que le garçonnet de treize et quatorze ans a vécues penché sur lui. A cette époque je ne savais pas encore le français, mais quels univers poétiques s'ouvraient devant mes yeux, combien de noms qui dès lors me furent chers sont restés gravés dans ma mémoire, comme j'ai admiré le don que (Jaroslav Vrchlický) avait de la caractéristique suggestive et de la virtuosité d'essayiste! Il me faut dire après tant d'années que rares ont été les livres qui ont aussi fortement contribué à déterminer ma vocation future que ces petites études et ces portraits magistraux.»⁸ Bientôt il devait suivre, à la Faculté des Lettres de Prague, «dans le vieux Clémentinum, les cours d'après-midi et du soir du professeur Emil Frída (dont le pseudonyme littéraire était Jaroslav Vrchlický) sur la poésie française, italienne et anglaise où se manifestait ce singulier amalgame d'un érudit et d'un poète qui, ajoutait le recteur, reste inoubliable pour moi. Je serai toujours reconnaissant au sort de me l'avoir fait connaître.»⁹

Ayant dit adieu à la création poétique et s'étant adonné à la recherche critique, Arne Novák n'entendait pourtant pas sacrifier tout simplement à celle-ci l'activité créatrice. Il l'a affirmé dès ses débuts et explicité sa pensée bien des fois de la façon la plus nette en ses années mûres. Qu'on nous excuse d'anticiper, par une citation éloquente, sur nos réflexions ultérieures: «L'activité du critique où se tendent la main l'artiste et l'érudit est productive au même degré que celle du poète ou de l'historien: le critique peint les âmes, donne vie aux personnages, ressuscite les âges révolus, crée lui-même des oeuvres d'art par son jugement, exerce une influence réelle sur l'évolution et l'accélère, payant du meilleur de ses

⁸ Arne Novák, «Jaroslav Vrchlický jako básnický a kritický vykladač literatury» (Jaroslav Vrchlický comme interprète poétique et critique de la littérature). Instalační přednáška rektorská Arne Nováka 12. ledna 1939. (Discours d'inauguration du recteur Arne Novák prononcé le 12 janvier 1939). *Ročenka Masarykovy univerzity v Brně* (Annuaire de l'Université Masaryk de Brno). XX. Rok 1938/39 až 1945/46. (Année 1938/39 à 1945/46.) Brno 1947, pp. 15—16.

⁹ Ibid., p. 19.

forces intellectuelles et morales un juste et riche tribut à la culture de sa nation.»¹⁰

L'étonnante ampleur et variété de son oeuvre critique — où le «poète» a pu aussi, à sa manière, mettre en valeur ses talents — montre en quelle mesure Arne Novák était prédisposé à cette carrière. Mais sa conception de la critique active — le titre de l'un de ses articles de débutant était «Kritika jako činitel aktivní» (La critique comme facteur actif)¹¹ — trouvait, en dehors de ce qu'il publiait, une tribune des plus importantes dans ses activités pédagogiques. F. X. Šalda (1867—1937), son célèbre aîné, eut pour ambition suprême de rester un critique indépendant, libre le plus possible de liens gênants, aussi de ceux de l'enseignement supérieur auquel il fut attaché dès la première guerre mondiale, trop désireux de s'acquitter au plus vite de ce qu'il considérait plutôt comme une corvée et de pouvoir retourner à ce qu'il envisageait comme sa tâche essentielle. Arne Novák, au contraire, aimait enseigner. Et si Albert Thibaudet a pu dire de Sainte-Beuve — auquel on l'a souvent comparé, en partie avec raison¹² — qu'il était un promeneur et non un professeur, on a pu qualifier le critique tchèque inversement d'être avant tout un professeur. «C'est du haut de la chaire qu'il exerce les activités qui lui sont le plus personnelles [...] Ce professeur, initiant inlassablement au passé et jugeant le présent, il l'est devenu, ne pouvant y échapper, au moment où il s'est décidé à échanger la chaire de littérature allemande contre celle de littérature tchèque.»¹³

Or, l'auteur de ces lignes ne connaissait pas toute la vérité, semble-t-il. Les lettres inédites d'Arne Novák montrent nettement que celui-ci se faisait, bien avant sa nomination de maître de conférences de littérature tchèque à la Faculté des Lettres de Prague (en 1911), une idée très haute non seulement de l'exercice de la critique, mais au même degré de ses fonctions pédagogiques. Ayant terminé ses études supérieures et enseignant comme professeur dans un gymnase de la capitale, il écrivait, le 14

¹⁰ Arne Novák, *Kritika literární. Metody a směry, zásady a prakse.* (La critique littéraire. Les méthodes et les tendances, les principes et la pratique.) Praha, F. Topič. 1re éd. 1916, 2e éd. 1925. Pp. 136—137.

¹¹ Le titre de l'un de ses articles de débutant est «Kritika jako činitel aktivní». Cf. la revue «Rozhledy», 11e année, 1901, pp. 344—347.

¹² Arne Novák a eu le goût et possédé l'art du portrait littéraire. Publiant, en 1918, un recueil intitulé *Podobizny žen* (Portraits de femmes; ils avaient paru en revue de 1898 à 1916), Praha, Fr. Borový, il précisait dans son avant-propos entre autres: «ce n'est pas un hasard si je place ce livre sous l'égide de Sainte-Beuve, déjà par son titre (...). Mais je n'ai pu me contenter toujours de ses moyens et de sa façon de procéder — tantôt le procédé philologique, tantôt l'analyse dans le sens de l'histoire littéraire me promettaient de pénétrer plus sûrement jusqu'à l'essence créatrice des poétesses étudiées.» (P. 9.)

¹³ Cf. Otokar Šimek, «Hrst dojmů a úvah» (Une poignée d'impressions et de réflexions). *Studie a vzpomínky prof. dru Arne Novákovi k padesátým narozeninám* (Études et souvenirs en hommage au Professeur Arne Novák pour ses cinquante ans). Vyškov, Fr. Obzina 1930, p. 87. Notons qu' Arne Novák a été dès 1906 maître de conférences pour la littérature allemande (à la Faculté des Lettres de Prague); dès 1911, il changea de chaire pour devenir maître de conférences pour la littérature tchèque; en 1920 il fut nommé professeur titulaire de littérature tchèque à la Faculté des Lettres de l'Université Masaryk de Brno, créée en 1919.

septembre 1903, à son ami Ladislav Hofman, historien brillamment doué mais qui mourut prématurément, une lettre bien révélatrice à ce point de vue. On y découvre, comme l'a dit excellemment M. J. Werstadt, qu'il était un maître et éducateur des jeunes âmes *appelé* et en même temps *élu*. Le passage (inédit) vaut d'être cité tout entier :

«Les obligations scolaires me prennent non seulement la plus grande part de mes forces fraîches, mais encore une part considérable de mes loisirs. Toutefois je ne me plains pas de l'école: ce que je vis intensément, c'est moins le mécanisme de l'organisme scolaire que le charme de la suggestion réciproque entre moi et les jeunes garçons que je tâche lentement de familiariser avec les secrets de la culture. Je m'intéresse plus au rapport avec la vie, nouveau et fort, qu'à l'automatisme des formes de l'enseignement. Sous ma dictée, les élèves de première classe reproduisent les petits poèmes en prose de Tourguéniev; à ceux de la quatrième, j'apprends à aimer la beauté des choses de chaque jour; je raconte aux petits garçons de menus contes de fées et je présente aux grands des extraits de Goethe et de Shakespeare, essayant de pleinement réaliser l'éducation nationale dans le sens élevé comme nous en avons parlé si souvent avec ferveur. Évidemment, je n'en suis qu'au début. Mon cher Ladislav, tu souris peut-être avec amertume et scepticisme de mes idées sentimentales en matière de pédagogie. Mais je me suis dit que je me ferais de l'école tout aussi bien que de la littérature une mission sévère et sincère: ni pain, ni jeu, à la différence de ce qui est courant chez nous...»¹⁴

L'historien J. Werstadt note en marge de ces lignes: «Il paraît que cette profession de foi pourrait servir de prologue et de devise aux activités remplissant la vie tout entière de celui qui allait se consacrer à la littérature pour s'en faire l'interprète, que ce fût dans l'enseignement supérieur ou dans la vie de sa nation en général.» Ce qui est la vérité même.

La volonté délibérée d'assumer, en s'acquittant de ses fonctions d'interprète de la littérature et de pédagogue, une mission spirituelle pour aider à l'essor culturel de son peuple, se manifestait par ce qu'on a appelé son cosmopolitisme d'alors. Mais il faut préciser. A la fin du XIX^e siècle, les luttes de courants en partie opposés dans la culture tchèque donnaient à ce terme un sens péjoratif, celui de dépréciation des valeurs nationales au profit de valeurs venant de l'étranger. Cependant l'éducation nationale dont le jeune professeur de gymnase rêvait dans sa lettre à son ami n'entendait nullement sacrifier le caractère national. Arne Novák se proposait plutôt d'ouvrir à celui-ci, grâce à des exemples bien choisis dans la littérature mondiale, les possibilités de se défaire de certaines médiocrités ou insuffisances — dont les conditions historiques de son développement

¹⁴ Cette lettre a été citée par l'historien Jaroslav Werstadt dans sa conférence «Ladislav Hofman, ztracená naděje českého dějepiscectví, v životě a paměti Arne Nováka» (Ladislav Hofman, un espoir perdu de l'historiographie tchèque, tel qu'il apparaît dans la vie et la mémoire d'Arne Novák). Elle fut prononcée dans la séance du 11 mai 1960 de l'Association des historiens tchèques à Prague. Nous tenons à remercier M. J. Werstadt d'avoir eu l'obligeance de mettre à notre disposition son texte de même que les lettres inédites d'Arne Novák à Josef Pekař que nous allons citer plus loin. Mme Jiřina Nováková nous a aimablement autorisé à les reproduire.

étaient loin d'être innocentes — et d'arriver, en les dépassant, à épanouir au plus haut point ses forces réelles, latentes, et devenir pleinement soi-même. Ne le prouva-t-il pas entre autres en abandonnant sa chaire de germaniste pour lui préférer celle de bohémiste?

Un romaniste peut regretter de constater que le jeune professeur, recourant bien aux valeurs de Shakespeare, de Goethe, de Tourguéniev, semblait négliger les valeurs romanes dans sa pédagogie de cosmopolite. Les souvenirs d'Otokar Šimek peuvent justifier cette absence: «L'influence de la mère..., écrit-il, agissait aussi sur l'intérêt que son fils portait aux littératures étrangères: le goût des littératures nordiques, généralement répandu en ces années, correspondait, à ce qu'il paraît, aux problèmes des sentiments et des sens qui préoccupaient sa jeunesse. Les tendances de la littérature allemande contemporaine ne nous étaient pas inconnues malgré l'orientation francophile chez nous. Celle-ci, toujours plus forte depuis l'époque des «lumiristes», ne pénétrait pourtant pas jusqu'aux racines mêmes de l'esprit national français. Arne Novák ne lisait pas encore les Français dans le texte; il s'est épris d'eux beaucoup plus tard grâce à Corneille et Pascal et parce qu'ils maintenaient toujours les valeurs classiques (il ne faut pas oublier, cependant, que c'est un grand admirateur du classicisme français qui parle, O. N.). Toutefois, il considérait dès lors les grands critiques français — d'abord sans doute Hennequin dans la traduction et l'interprétation de Šalda, ensuite Taine et Sainte-Beuve, Brunetière et Faguet — comme ses maîtres. Son Lessing le rapprochait de Diderot; il se reconnaissait comme dans un miroir dans la perpétuelle agitation de celui-ci et dans sa polyphilie discrète; il aimait lire Barrès et Bourget pour ses portraits de femmes au pastel. Madame Teréza Nováková, elle, aimait de son côté surtout les poètes et romanciers anglais [...] et poussait Arne de bonne heure à l'étude de l'anglais, pour pouvoir lire avec lui Byron qu'elle adorait.»¹⁵

La France n'était donc pas tout à fait absente de son champ de vision de débutant. Elle allait même y occuper une place bientôt considérable. Ayant choisi d'être critique courant et collaborant à plusieurs revues,

¹⁵ Cf. Otokar Šimek, «Léta učení a putování Arne Nováka. Vzpomínky přítele». (Les années d'apprentissages et de pèlerinages d'Arne Novák. Souvenirs d'un ami.) *Strážce tradice*. Arne Novákovi na památku (Le gardien de la tradition. À la mémoire d'Arne Novák). Praha, Fr. Borový — Olomouc, R. Promberger 1940, pp. 23—24. Otokar Šimek a été professeur de français dans l'enseignement secondaire, traducteur du français (surtout de Gustave Flaubert) et auteur d'une grande histoire de la littérature française en IV tomes, en partie posthume. Selon Arne Novák il a «tenté de mettre son oeuvre au service de la vie spirituelle tchèque, faisant ressortir en particulier l'idée positive qu'il se faisait du classicisme français, guidé dans son interprétation essentiellement par Brunetière». Cf. *Přehledné dějiny literatury české* (Manuel de l'histoire de la littérature tchèque), IVE éd. Olomouc, R. Promberger 1936—1939, p. 1638. — F. X. Šalda avait traduit en 1896 l'ouvrage d'Émile Hennequin *Études de critique scientifique. Les écrivains francisés*, avec une introduction sur la méthode de l'auteur français. A juste titre Antonín Grund a noté que Hennequin, «semble-t-il, a creusé chez nous un sillon bien plus profond que dans sa patrie». Cf. son article «Arne Novák, literární dějepisec a kritik» (Arne Novák, historien de la littérature et critique). *Strážce tradice*, p. 40.

comment Arne Novák aurait-il pu échapper à son rayonnement? La littérature et la culture tchèques s'y ouvraient largement pour contrebalancer l'influence allemande qui s'était imposée si longtemps et si fortement à elles. Parmi les nombreux comptes rendus et essais critiques qu'il rédigeait avec une aisance évidente, ceux concernant des traductions du français semblaient souvent l'emporter. Cela pouvait surprendre chez un chroniqueur qui, exactement à cette époque, songeait à se spécialiser dans les recherches de germaniste universitaire. Mais l'afflux grossissant des nouveautés dans la chronique des revues littéraires et culturelles le poussait aussi sur ce terrain. En outre sa disponibilité de critique avide d'élargir ses horizons dans tous les sens et en état de traiter diverses matières était apparemment sans bornes.

Elle le resta toute sa vie. Son esprit agile s'y sentait à son aise. Sa conscience d'historien de la littérature et de critique tout de même spécialiste en pâtissait parfois, semble-t-il. L'historien Josef Pekař qu'il vénérât et admirât lui ayant demandé un jour d'analyser un livre d'histoire dans la revue savante «Ceský časopis historický» (Revue d'histoire tchèque), il refusa alléguant son incompetence en la matière. «Dans le journal, je parle souvent de choses où je ne suis qu'un amateur, non pas un spécialiste, et j'ai honte de le faire comme d'une faiblesse; mais dans une revue scientifique, ce serait un vice.» (Lettre inédite à Josef Pekař du 25 novembre 1930.) Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas écrit dans cette revue à d'autres (et de nombreuses) occasions quand il s'agissait d'ouvrages ou de sujets qu'il jugeait de sa compétence. Nous n'avons cité cet exemple que pour faire voir qu'il se rendait très bien compte du fait qu'en tant que critique courant — attitré surtout après la première guerre mondiale au journal «Lidové noviny» (Journal du Peuple) — il ne pouvait pas, en bien des cas, ne pas parler même de ce qui la dépassait.

Arne Novák n'eut pas ainsi à écrire seulement des comptes rendus de traductions d'actualité, des essais de circonstance sur certains auteurs français dont l'intéressait la problématique particulière, des nécrologies et des articles synthétiques pour commémorer les centenaires célèbres, etc. Ce furent aussi les représentants des études littéraires et de la critique françaises qui suscitaient son intérêt, à côté de ses maîtres allemands ou en partie à travers leur enseignement. Toutefois les Français, bien des indices semblent l'attester, ont contribué d'une façon non négligeable à lui faire trouver les principes de sa méthodologie personnelle, solide et souple à la fois, ouverte aux exploits théoriques ultérieurs.

A l'époque où il entrait dans sa carrière de critique, au tournant de 1900, le crédit des points de vue et des méthodes positivistes était sensiblement en baisse. Les techniques de recherche de la critique historique se voulant rigoureusement objectiviste s'étaient avérées moins aptes qu'on ne l'avait cru, sous l'influence des mirages scientifiques, à rendre compte des faits de littérature. Le jugement et donc l'élément personnel, subjectif qui y entre nécessairement, commençait à reprendre son droit de cité même dans l'approche scientifique (ou érudite comme on disait aussi) des phénomènes littéraires.

Or, selon la remarque judicieuse de Jean Starobinski, «tout changement de méthode, s'il a quelque importance, implique non seulement une nouvelle saisie de l'objet, mais une modification de cet objet»; il a pour effet qu'on se pose «à nouveau la question que l'histoire littéraire tenait pour résolue d'avance: *Q'est-ce que la littérature?*»¹⁶ Une recherche impliquant la critique de jugement (et par là en un certain sens la critique de goût) devait étendre son domaine et, entre autres, moins négliger les oeuvres elles-mêmes et leurs qualités littéraires (leur «littérarité» dirait sans doute Roman Jakobson), l'art et ses moyens commençant à être envisagés comme *créateurs de sens*. Gustave Lanson ne critiquait-il pas — dans l'avant-propos à *Hommes et livres* — Sainte-Beuve qu'en employant les oeuvres à constituer des biographies «il n'a pas traité autrement les mémoires hâtifs d'un général ou les effusions épistolaires d'une femme»?¹⁷

Arne Novák, grâce à son immense expérience pratique de chroniqueur, de critique littéraire courant de diverses revues et d'essayiste, était dès ses débuts heureusement empêché de se fixer invariablement dans la recherche critique «pure», érudite: il dépassait largement son exercice. Des spécialistes plus compétents que nous, Albert Pražák et Antonín Grund, historiens universitaires de la littérature tchèque, ont analysé et exposé l'évolution d'Arne Novák dans son ensemble. Ce n'est que quelques remarques que nous tenterons de faire, de notre point de vue plus particulier, en marge de leurs savantes études.

Albert Pražák essayait de rattacher certaines vue méthodologiques d'Arne Novák à celles d'un historien de la littérature français, assez oublié de nos jours, Georges Renard: «Si l'on se rappelle, dit-il, que, exactement en 1900, parut en France le livre fondamental de Renard *L'histoire de l'histoire littéraire* et que cet ouvrage réunissait en norme de l'histoire littéraire tous les postulats novateurs en cette discipline au niveau européen, élargissant, en l'approfondissant beaucoup au point de vue psychologique, sa façon d'envisager les époques et personnalités dominantes de même que celles de transition, considérant avec une pertinence bien plus grande l'acte créateur, la psychologie de la création, portant son attention avant tout sur l'aspect formel de l'oeuvre littéraire et sur son unicité, intégrant dans sa méthodologie les efforts de rénovation qu'entreprenait la jeune critique française et suivant, à côté de l'esprit de l'histoire de la littérature, en premier lieu ses paroles et actes — on comprend bien que notre histoire littéraire devait, malgré les progrès réalisés par nos positivistes, essentiellement renouveler ses points de vue.»

Arne Novák était, grâce à ses dons variés, selon Albert Pražák, de l'équipe de ces jeunes chercheurs auxquels incombait, chez nous, la tâche d'opérer ce renouvellement nécessaire. «L'un des premiers [...], à l'exemple

¹⁶ Cf. Jean Starobinski, «Les directions nouvelles de la recherche critique». *Littérature et stylistique. Les visages de la critique depuis 1920. Molière*. Cahiers de l'Association internationale des Études françaises. No 16. Paris, Société d'édition Les Belles Lettres. Mars 1964, p. 126.

¹⁷ Cité par Serge Doubrovsky, *Pourquoi la nouvelle critique?* Critique et objectivité. Paris, Mercure de France 1967, p. 205.

de Renard, il distinguait la critique de l'histoire littéraire: à l'une il réservait avant tout le rôle du jugement teinté de subjectivisme, à l'autre l'interprétation génétique et pragmatique du passé.» Albert Pražák ne voulait pas dire par là qu'Arne Novák séparait rigoureusement ces deux approches de la littérature. Au contraire, il constatait chez lui leur interpénétration comme une visible originalité dans le domaine tchèque: «En tant qu'historien de la littérature né, il orientait (la critique) aussi vers des problèmes de filiations historiques. Par rapport à ses prédécesseurs tchèques, il s'agissait ici assurément d'un type de critique nouveau et différent, initié aussi à l'histoire littéraire.»¹⁸

Antonín Grund envisageait les premières importantes impulsions françaises, qu'Arne Novák ne put manquer sur son chemin, sous un angle un peu distinct. Analysant son article consacré à «l'histoire littéraire aujourd'hui et demain»,¹⁹ œuvre d'un auteur âgé seulement de vingt et un ans, il trouvait qu'il renfermait des réflexions bien documentées et singulièrement mûres. Le jeune théoricien y méditait les rapports entre le point de vue de l'interprétation collectiviste (sociologique) et individualiste d'une part, et celui des études analytiques et synthétiques d'autre part. Arne Novák affirmait que c'est en conjuguant cette double optique, celle de Taine ou W. Scherer d'un côté avec celle de Sainte-Beuve approfondie par Hennequin de l'autre, qu'on surmonterait la crise méthodologique régnante. «Unir l'érudit et l'artiste, le philosophe et le poète, telle est la nouvelle tendance et le but de l'histoire littéraire; la condition d'y réussir, c'est d'être capable d'analyser aussi bien que de faire des synthèses...» Antonín Grund commentait: «Voilà la profession de foi d'un historien de la littérature qui devient conscient de sa méthode. C'est le point de départ de son évolution ultérieure, mais en même temps la base du plan de travail de toute la vie d'Arne Novák qui a tâché, avec un soin égal, de peindre le portrait ressemblant d'une personnalité créatrice prise à part ou de broser le tableau synthétique de la littérature de son peuple.»²⁰

L'on sait que bien plus nombreux ont été les historiens de la littérature ou les critiques français qui surent éveiller, à côté de ceux d'autres pays dont nous n'avons pas à nous occuper ici, son attention et le faire réfléchir sur des questions de méthodologie. Même comme chroniqueur littéraire, surtout avant la première guerre mondiale, Arne Novák signalait quantité d'ouvrages français d'histoire littéraire ou de critique relatifs soit aux grands auteurs (Voltaire, Rousseau, Vigny, Hugo, Flaubert, Maupassant, Huysmans), soit aux grandes époques (le romantisme, le réalisme, le naturalisme). On y voyait défiler de cette sorte les noms de J. Bertaut, R. Deschamps, R. Dumesnil, G. Lanson, P. Lasserre, E. Lauvrière, H. Massis, E. Maynial, I. Merlant, Ch. Morice, H. Parigot, G. Pellissier, E. Zyromski, etc.

¹⁸ Albert Pražák, *Arne Novák*, pp. 6, 10.

¹⁹ «Literární historie dnes a zítra. Metodologické a historické poznámky» (L'histoire littéraire aujourd'hui et demain. Remarques méthodologiques et historiques). Paru dans la revue «Rozhledy», Xe année, 1910.

²⁰ Antonín Grund, *Strážce tradice*, pp. 40-41.

Albert Pražák qui considérait Arne Novák comme un «historien né», trouvait que si, chez lui, celui-ci profitait nettement au critique l'équipant d'une très sérieuse érudition selon les méthodes historiques et philologiques, le critique par contre profitait bien moins à l'historien. Au lieu de se poster, disait-il, suivant le conseil de R. Renard, sur «la colline de commandement» pour «arbitrer la lutte critique et la conquête, le jeu et la perte», Arne Novák se laissait entraîner «par le caractère changeant de son esprit, doué aussi comme poète, raisonnant souvent sous l'impression du moment, sous la suggestion d'un dialogue avec l'adversaire, procédant plutôt en critique qu'en historien de la littérature et transportant ensuite les jugements, formulés dans les luttes et l'effervescence du jour, au domaine de l'histoire littéraire [...] Il n'a pas discerné toujours suffisamment en lui-même l'érudit du poète, l'historien du critique, l'homme de la personne.» Arne Novák risquait des appréciations divergentes, voire franchement contradictoires à propos de divers auteurs ou d'époques tout entières. A qui aurait voulu, pour prendre la défense d'Arne Novák, invoquer les variations et contradictions notoires de F. X. Šalda, Albert Pražák répondait d'avance: oui bien, F. X. Šalda s'est contredit autant ou même plus encore que lui, «seulement Šalda n'était pas un historien de la littérature, mais un critique, qui après tout avait droit à de tels jugements trop personnels». ²¹ Arne Novák, selon Albert Pražák, n'avait pas le droit de les hasarder.

Le monographiste disait vrai, ne répétant en somme que ce que tout le monde savait: Arne Novák a émis des jugements — nullement rares — sur la littérature, la culture, la politique, qu'on aurait de la peine à accorder. Mais il serait injuste, peut-être, de vouloir rapporter tout bonnement toutes ces variations et contradictions à son esprit impressionniste, capricieux, ou hâtif. L'histoire — faut-il le dire — n'est pas toujours simple. L'historien ne peut que chercher, malgré les apparences, à confronter et à tâcher de comprendre les motivations différentes qui peuvent être à leur base. Albert Pražák partait, au point de vue méthodologique, de l'idée qu'il faut délimiter et séparer plus nettement les deux domaines, celui de l'histoire littéraire et celui de la critique. Arne Novák de son côté était convaincu qu'une telle séparation était artificielle et qu'elle ne pouvait s'opérer qu'au détriment de l'objet de la recherche — la littérature. Albert Pražák et Arne Novák auraient peut-être répondu avec des nuances non négligeables à la question évoquée: *Qu'est-ce que la littérature?*

Cette question, nous objectera-t-on, sort de notre propos. Elle y rentre pourtant, croyons-nous, au moins par certains aspects. Pour un roma-

²¹ Albert Pražák, *Arne Novák*, pp. 21, 22. Jaroslav Werstadt a évoqué certaines variations du critique quant à son attitude vis-à-vis du premier président de la République tchécoslovaque dans l'article «Dvoji Masaryk ve vyznáních rektora Masarykovy university» (Deux jugements divergents sur Masaryk dans les confessions du recteur de l'Université Masaryk), publié dans l'hebdomadaire «Sobota», IXe année, 1938. D'autre part on pourra lire, dans le présent fascicule, l'étude de l'hispanisant Arnold Hala «Una alma barroca frente a la literatura española» qui rappelle les différentes attitudes d'Arne Novák en face du baroque.

niste qui a pu suivre, en ces dernières années, les débats en France autour des problèmes méthodologiques soulevés par ce qu'on a appelé la nouvelle critique, certaines prises de position d'Arne Novák formulées dans son petit livre dense et informé *Kritika literární* (La critique littéraire)²² ne paraissent pas tout à fait surannées de nos jours, bien qu'on approche ces questions dans des perspectives théoriques différentes.

Arne Novák y réfute la thèse positiviste que le jugement critique n'a rien à faire dans l'histoire littéraire. Il trouve que c'est une erreur qui «fait d'une pauvreté une vertu douteuse», quoique le jugement en histoire littéraire ne soit pas «le but, mais un moyen». D'ailleurs, malgré la différence des tempéraments respectifs, même l'union personnelle entre l'historien de la littérature et le critique n'est pas exceptionnelle. Or: «Il n'y a pas de jugement critique qui soit absolument objectif, l'élément personnel y restant toujours mêlé.» Cet élément «est d'autant plus fort qu'est plus forte la personnalité du critique. Celle-ci incline vers une exclusivité de principe et expulse sciemment certains phénomènes d'art, de culture et d'époque des limites de sa compréhension et sympathie; le caractère exclusif est justement une marque du génie. C'est lui, et non une réceptivité complaisamment variable qui a constitué un profit pour l'évolution artistique.» On songe à la formule bien connue de Charles Baudelaire citée par Serge Doubrovsky à l'appui de ses conceptions: «Pour être juste, c'est-à-dire pour avoir sa raison d'être, la critique doit être partielle, passionnée, politique, c'est-à-dire faite à un point de vue exclusif, mais au point de vue qui ouvre le plus d'horizons.» Au fond, le point de vue personnel, volontiers incomplet, déformant, n'est-il pas en quelque sorte aussi révélateur de ce qu'il n'englobe pas dans son champ de vision et de ce qu'il déforme? Albert Pražák — tout en soulignant que, dans les essais d'Arne Novák, «le critique et l'historien de la littérature savaient faire place au poète exalté, souvent au préjudice de l'objectivité et de la discipline scientifiques, dans un parti pris d'exclusivité et de point de vue personnel» — a dû constater: «Mais même ainsi, et parfois justement de cette façon, ses livres ont apporté, à nous aussi bien qu'au monde, beaucoup de choses neuves aperçues originalement» (*op. cit.*, p. 13).

Le critique authentique expie cette subjectivité: il paie de sa personne. Il «assume la responsabilité entière de ses jugements parce qu'ils sont l'émanation de sa conviction profonde». Voilà pourquoi il serait d'une «simplicité naïve de demander que le critique ne change jamais et en rien ses opinions, jugements et formules: cela équivaldrait à le condamner à la stagnation intellectuelle et à lui dénier le droit d'évoluer. Dans l'univers des idées, une connaissance d'ordre inférieur doit toujours être repoussée par une connaissance d'ordre supérieur, et celui qui exprime ses jugements en public ne doit pas hésiter à faire savoir au public qu'il a été amené, par de sérieuses raisons, à des vues nouvelles, même quand celles-ci seraient à l'opposé de ses opinions précédentes». Le critique, formulant des jugements qu'il sait ne pas être d'une objectivité réelle

²² Cf. la note 10.

qui n'est qu'une fiction, mais qu'il désire fondés, aspire par la vision qui lui est particulière — implantée qu'elle est dans sa subjectivité profonde — à dépasser, grâce à la «tension éthique» qui, chez lui, leur préside, les données et manifestations subjectives (sympathie, désapprobation) «de son moi personnel pour atteindre à une connaissance et à une appréciation suprapersonnelles»,²³ en d'autres mots pour parvenir à l'universalité.

Or, en «expiant» la subjectivité, la partialité plus ou moins grande, mais toujours réelle, de ses jugements, en la «payant de sa personne» pour pouvoir tendre à l'universalité et y accéder au moins relativement, le critique a besoin d'une chose: de la liberté. Elle est double, intérieure et extérieure, ces deux aspects étant liés. Le second — la liberté de parole et d'expression — représente un droit indéfectible de tout critique (et de tout artiste), c'est une condition *sine qua non* de l'exercice de son activité. «Un jugement péremptoire et non prévenu, dit Arne Novák, suppose une liberté intérieure totale du critique. Elle naît de l'indépendance extérieure totale. Tant que le critique est le porte-parole d'un parti politique, le messager de telle ou telle coterie littéraire, un employé de son éditeur, il peut bien défendre et attaquer, faire de la propagande et recommander, il ne peut pas juger librement, écoutant la voix de sa conviction intime. Même lorsque, du plus profond de sa foi et dans la ferveur de sa confiance, il exprime les principes de quelque mouvement littéraire auquel le lie une entière adhésion d'opinions; ou que, inspiré par son admiration et son amour, il se met au service d'un grand auteur en qui il voit incarnés ses propres principes et aspirations artistiques, il doit veiller le plus attentivement à ne pas perdre l'indépendance de son jugement et, d'un instrument de la pensée pure, faire l'instrument d'une personne. Voilà pourquoi beaucoup de grands critiques ont, même par les dehors d'une position solitaire, manifesté cet effort discipliné de sauvegarder la liberté individuelle. Un grand critique s'arrache pour ainsi dire de son époque et de sa façon de voir pour avoir la possibilité de considérer les œuvres et les personnalités sous l'optique de l'avenir qui ne connaîtra ni les points de vue personnels, ni les intérêts de la société et du temps donnés.»^{23a}

La partie historique du petit livre sur la critique littéraire, si intelligent, a aussi de quoi retenir un peu l'attention d'un romaniste. Faisant le départ entre l'apport et les côtés faibles des diverses méthodes, Arne Novák caractérisait aussi leurs représentants marquants en France, de Boileau jusqu'à la critique impressionniste et à l'histoire littéraire critique de Gustave Lanson. Il avouait qu'il avait trouvé pour son exposé une source excellente dans l'ouvrage sur *l'Évolution de la critique depuis la Renaissance à nous* de Ferdinand Brunetière. Malgré ses insuffisances, suivant Arne Novák (qui les signalait avec sagacité, étant loin de l'admirer en bloc comme son ami Otokar Šimek), «l'accent qu'il a porté sur la fonction de la critique de juger, la conséquence avec laquelle il a cherché en littérature avant tout les agents littéraires, le poids d'une puissante personnalité qui prend la responsabilité pleine et entière de son œuvre et de son juge-

²³ *Ibid.*, pp. 81–82, 134, 131–132, 133.

^{23a} *Ibid.*, pp. 132–133.

ment s'opposant à tous ceux qui l'entourent — garantissent (à ce critique) un prestige durable et en font une autorité historique».²⁴

Mais c'est Gustave Lanson qui, au fond, a reçu, en une caractéristique pourtant des plus laconiques, parmi tous les chercheurs français une adhésion sans ombre de la part de l'auteur tchèque: c'était d'ailleurs l'époque de son grand règne. Déjà en 1913, Arne Novák avait rendu compte d'une étude allemande (de Karl Becker) sur «la méthode critique de Lanson et sa portée scientifique».²⁵ Dans son ouvrage, rappelant l'école de W. Scherer en Allemagne qui «avait essentiellement contribué à approfondir les études littéraires et mis un terme à la rhétorique stérile en histoire littéraire», il disait: «Un effort analogue se manifeste parmi les historiens de la littérature en France sous la conduite du professeur Gustave Lanson à la Sorbonne [...], auteur d'une *Histoire de la littérature française* modèle; il s'agit d'introduire ce qu'on appelle „la méthode critique”,²⁶ celle de l'histoire littéraire spécialisée à préparation philologique, mais en même temps intégrant le jugement critique».²⁷

Gustave Lanson a évolué, il s'est corrigé, révisant aussi les jugements formulés dans son manuel qu'il avait rédigé au début de sa carrière. Arne Novák ne l'ignorait pas. Il n'en continuait pas moins d'apprécier les traits dominants de la manière de Gustave Lanson qui se manifestaient avec force dans ce livre. Maints étudiants du professeur tchèque se rappellent encore comme il trouvait salutaire la lecture, par «petites portions quotidiennes», de son *Histoire de la littérature française*. Il aimait s'y replonger pour les jugements vigoureusement fondés et pourtant personnels de Gustave Lanson, pour son sens de la qualité littéraire des oeuvres, sa force d'analyse et de synthèse, la densité et l'absence de toute rhétorique dans son style (qui, à ce point de vue, était si différent du style oratoire, explicite et perpétuellement polémique de son maître à l'École Normale Ferdinand Brunetière), faisant penser le lecteur, le sollicitant d'aller au-delà du texte, poussant l'esprit dans une féconde recherche.²⁸

Arne Novák — à l'opposé de ce que croyaient ceux qui ne lui supposaient guère que la propension au style «fleuri», voire «verbeux» — goûtait «l'art du raccourci et de la densité» plus qu'on ne le soupçonnait d'ordinaire. Il l'admirait non seulement chez Gustave Lanson, mais aussi chez l'histo-

²⁴ *Ibid.*, p. 75.

²⁵ «Lansonova methoda kritická a její vědecký význam». Le compte rendu a paru dans la revue «Přehled», XIe année, 1913.

²⁶ En français dans le texte.

²⁷ *Kritika literární*, p. 86.

²⁸ On songe à ce propos aux réflexions bien différentes de Victor Giraud sur l'*Histoire* de Gustave Lanson. Ce livre, disait-il, «dont le plus grand défaut est peut-être d'être trop ramassé, trop personnel, — je veux dire tissu d'allusions à des faits et à des textes que Lanson a constamment sous les yeux, mais qu'il ne produit pas au dehors, — et donc, en un certain sens, trop impressionniste, ce livre me paraît aussi peu pédagogique que possible» (*La critique littéraire. Le problème, les théories, les méthodes*. Paris, Aubier 1945, p. 45). Voilà pourquoi il trouvait admirable le *Manuel* de Brunetière au style explicite. Arne Novák pour sa part trouvait que le livre de Brunetière était «à côté de l'ouvrage de Lanson le plus important du genre» (*Kritika literární*, p. 76).

rien tchèque Josef Pekař. Dans une lettre inédite (du 1er décembre 1931), il lui écrivait: «La vie est si courte et les livres d'histoire si longs. Cependant vous faites exception, chez vous on peut vivre dans une demi-heure non pas les grandes lignes, mais le sens des âges. Merci pour cela, doctissime et densissime!»²⁹ Ne savait-il pas être lui-même un maître dans l'art de «synthétisation» quand son sujet le réclamait? Pour ne citer qu'un parmi ses critiques qui l'ont constaté, rappelons les paroles de Hanuš Jelínek qu'on lit dans sa brillante *Histoire de la littérature tchèque de 1890 à nos jours*, publiée à Paris en français: «Possédant au plus haut degré le don de discernement et de classement, et s'appuyant sur une solide érudition historique et philosophique, A. Arne Novák excelle à tracer le tableau synthétique d'une époque, tenant compte des courants d'idées autant que des réalités historiques et de la vie de chaque jour . . .»³⁰

Arne Novák considérait «l'union personnelle» entre le critique érudit (ou l'historien de la littérature) et le critique doué particulièrement d'une sensibilité artistique — les deux «différant non seulement par la méthode, mais par le style et les formes» — comme «le sommet de la perfection dans la recherche critique». Il indiquait aussi où, dans cette recherche, la critique se rapprochait, selon lui, tout naturellement de l'art et le critique de l'écrivain, avec les ressources multiples que la communication artistique met à sa disposition. Procéder, par exemple, à une synthèse historique (portrait d'un auteur, monographie sur l'évolution d'une personnalité créatrice, tableau d'une époque de culture, etc.), suppose, affirmait-il, «un certain degré de talent artistique; achever de peindre, en utilisant les traits obtenus par l'analyse préalable et par une soigneuse interprétation, le portrait; réunir dans la présentation d'une évolution d'auteur continue les phases successives de la croissance de cet écrivain établies par un examen scientifique; situer la personnalité de l'écrivain à sa juste place dans son milieu, dans les courants d'idées — seul un critique et historien doué du sens artistique est en mesure d'accomplir tout cela. C'est lui qui, très souvent, conduit par l'instinct qu'il a des formes, essaie le plus possible d'augmenter les moyens d'expression de l'art de la critique, qu'il considère comme un genre littéraire à part. Il expérimente . . .»³¹

On sait combien Arne Novák, en ce qui le concerne, a expérimenté. Il a été amené à cultiver toute la gamme variée des genres de la critique, de la courte notice de journal jusqu'aux exposés de revues savantes, aux

²⁹ C'est toujours grâce à M. J. Werstadt que nous pouvons citer cette correspondance inédite.

³⁰ Paris, Éditions du Sagittaire 1935, p. 248. Ce goût de la densité et du raccourci suggestif, Arne Novák le manifestait aussi en dehors de la composition de ses tableaux synthétiques d'époque, jusque dans ses courts essais de caractère nettement littéraire. Dans ses *Causeries des instants* (1926), plutôt intimes, il avait choisi, confiait-il dans l'avant-propos au lecteur, exprès le feuilleton, mais tâché en même temps de le débarrasser de ce qui le faisait apparaître comme un genre futile, pour l'élever à la dignité d'un genre artistique par son style poétique, très soigné. Il expliquait: «C'est peut-être dans les plus petites de mes proses qu'il y a le plus grand effort stylistique et le plus grand art du raccourci — dans un poème ce n'est pas non plus la longueur qui importe» (*Hovory okamžiků*, p. 5).

³¹ Arne Novák, *Kritika literární*, pp. 119—120.

grandes monographies et à l'histoire de la littérature tchèque dans son ensemble qu'il remania à plusieurs reprises. C'est en parlant de la dernière édition, refondue de 1936 à 1939, de son *Manuel de l'histoire de la littérature tchèque* qui reste un ouvrage de premier ordre, que René Wellek a pu dire que c'est «a superb achievement in combining psychological portraiture, biography, sketches of long evolutions, characterizations of periods and backgrounds, all under one cover», Arne Novák possédant «considerable insight into the evolution of the art of literature and a remarkable power of characterization and analysis».³²

Son oeuvre témoigne aussi de ses efforts de multiplier les moyens d'expression stylistique de «l'art de la critique». Trouvant qu'aux critiques tchèques de la seconde moitié du XIX^e siècle et aux représentants de l'histoire littéraire renouvelée³³ échappait, à cause de leur façon trop rationaliste d'envisager les oeuvres, très souvent «leur essence et caractère d'oeuvres d'art», il considérait aussi, chez ces spécialistes, comme un manque l'absence «de l'agrément d'un style pittoresque. En cela, poursuivait-il, de même qu'en tous les principes, le grand poète Jaroslav Vrchlický est leur antipode». Il oscillait «entre la méthode biographique et impressionniste française», pourtant c'est «chez lui que la critique devint en Bohême pour la première fois un art littéraire d'un caractère individualiste prononcé». De son côté F. X. Šalda, s'inspirant dès ses débuts de méthodes nouvelles, avant tout aussi en France, «a essayé avec succès de créer un langage critique nouveau unissant l'exactitude scientifique et l'attrait de l'imagination poétique».³⁴ C'est que F. X. Šalda fasciné à ses débuts par Taine, Hennequin et Guyau, n'en finit pas moins par trouver de bonne heure — ses dispositions personnelles y aidant puissamment — que l'expression verbale, dont avait à se servir la pensée critique s'appliquant à appréhender les divers aspects de l'univers imaginaire de la littérature, devait varier en fonction de leur registre s'étendant du plus concret au plus abstrait.

N'y a-t-il pas chez un critique se voulant aussi artiste, écrivain, des ressources, voire des nécessités de langage données en une grande mesure par l'objet spécial de son enquête, plus ou moins comme chez les créateurs littéraires eux-mêmes? «Tant que le poète reproduit l'état d'âme exceptionnel d'un individu isolé, tant que le dramaturge met en scène un renversement unique, fatal qui dépend de conditions de temps, de lieu, d'ordre psychologique particulières, tant que le romancier et le conteur peignent une tranche de société à la lumière caractéristique d'une époque, en un mot tant que la littérature s'oriente vers ce qui est d'un certain temps ou lieu, vers ce qui est personnel ou individuel, ils doivent se servir d'une expression verbale complexe, bien aiguisée, ciselée avec art, parfois surprenante, s'il ne veulent pas effacer la couleur du temps, la fleur de l'état d'âme

³² René Wellek, *Essays on Czech Literature*. The Hague, Mouton et Co. 1963, p. 187.

³³ Il songeait particulièrement aux positivistes Jaroslav Vlček, Josef Hanuš, Jan Jakubec et Jan Máchal.

³⁴ Arne Novák, *Kritika literární*, pp. 143—145.

momentané, le charme de l'heure fugitive. Mais dès qu'on monte de l'exception à la règle, d'un cas particulier à la loi générale, d'un phénomène personnel et déterminé par le temps et le lieu à une action universellement humaine ou typique, l'auteur atteint toujours, s'il relie la hauteur de l'intention à la profondeur de la conception, à une expression verbale d'une simplicité typique, d'une pureté impressionnante, d'une clarté sublimée.»^{34a}

Arne Novák, admirateur de J. Vrchlický et F. X. Šalda, ces deux grands disciples des Français, n'hésitait pas à se créer sur leurs traces, pour les besoins de son optique, un langage critique bien expressif intégrant à différents degrés des éléments artistiques dans la structure rationnelle de ses interprétations et jugements. Ici il faut faire attention: en parlant d'«agrément» et d'«attrait», il n'avait pas en vue seulement un certain plaisir esthétique, mais la vertu communicative d'un style capable de traduire une réalité d'art incommunicable par un langage ne disposant que de moyens et procédés descriptifs et logiques. Ainsi il s'éloignait pour la plupart inévitablement de «la finesse élégante, subtile et un peu abstraite du style»³⁵ d'un Gustave Lanson par exemple, en général du style des abstractions scientifiques de l'histoire littéraire qui n'aborde les phénomènes de l'art que par leurs côtés extérieurs au lieu de tâcher de les saisir aussi par le dedans pour les appréhender dans leur totalité créatrice concrète, individuelle, vivante. On peut se demander si Arne Novák aurait désapprouvé une définition récente du langage critique: «Le langage critique ne peut être ni le langage ordinaire, ni le langage littéraire, ni le langage philosophique, ni le langage scientifique; irréductible par principe à ces divers langages, il doit pourtant en inventer la synthèse. Le langage critique, de ce fait, est un langage bâtard, un langage baroque, un langage étrange, qui a non seulement son utilité, mais peut et doit avoir sa propre beauté.»^{35a}

Voilà pourquoi Arne Novák variait son style en fonction des genres critiques choisis. René Wellek est persuadé que «Novák's style ranges disconcertingly from the factualism of a chronicler to elaborate and even ornate passages which sound sometimes bombastic and affected».³⁶ Une analyse attentive révélerait peut-être qu'il faut parler non pas de «son style», mais de «ses styles». Toutefois on ne saurait nier que là où Arne Novák quittait le terrain des exposés de caractère strictement érudit ou savant (mais qui paraissent le plus souvent fort éloignés d'une sèche prose simplement factographique), certains traits qui lui ont été bien personnels à travers toute son évolution, correspondant à son tempérament, ne tardaient pas à surgir dans son écriture. Cet «homme baroque» aimait manier, pétrir, déguster la matière première de l'art littéraire, les mots,

^{34a} Cf. Arne Novák, «Prostota slova» (La simplicité du style), article publié en revue en 1908 et repris en volume dans *Myšlenky a spisovatelé. Studie a podobizny.* (Pensées et Hommes. Études et portraits.) Praha, J. Otto 1914. C'est d'après ce recueil que nous citons, p. 19.

³⁵ Cf. Victor Giraud, *La critique littéraire*, p. 45.

^{35a} Cf. Serge Doubrovsky, *Pourquoi la nouvelle critique*, p. 253.

³⁶ René Wellek, *Essays on Czech Literature*, p. 188.

pour le seul plaisir que cela lui procurait. Mais c'est une question qui dépasse le cadre de nos réflexions.

En nous attardant sur le petit livre consacré par Arne Novák à la critique littéraire qui présente en grande part certains aspects essentiels et durables de ses vues théoriques, surtout par rapport à la recherche critique française, nous n'avons pas voulu faire entendre que l'intérêt qu'il portait à celle-ci s'est arrêté à Gustave Lanson et son école. Il s'intéressait à l'oeuvre du bergsonien Albert Thibaudet et à son essai de périodiser la littérature française moderne en recourant au critère des générations: il considérait la périodisation comme une sorte d'ostéologie des sciences historiques.

C'est entre autres à propos du discours d'inauguration («Sur la division en périodes de l'histoire tchèque») de Josef Pekař, élu recteur de l'Université de Prague en 1931 (le texte fut publié en 1932), qu'Arne Novák a avoué, dans une lettre adressée à l'orateur le 1^{er} décembre 1931, le vif intérêt que lui-même portait à ce genre de problèmes. Représentant des plus résolus, en histoire littéraire tchèque, des efforts tentés pour dépasser la méthode idéographique et tenir compte, dans la recherche des étapes de l'évolution et de leur définition, de critères élaborés plus récemment, surtout de ceux découlant du point de vue esthétique, des aspects formels, du style, Arne Novák s'est inspiré par la suite des vues de l'historien qui lui paraissaient particulièrement adéquates à la matière. Josef Pekař trouvait que les dispositions spirituelles d'une époque pouvaient être caractérisées beaucoup mieux en recourant aux appellations usitées, pour les styles artistiques, dans les beaux-arts.

C'est pourquoi Arne Novák a introduit dans ses dernières présentations de l'histoire de la littérature tchèque, rédigées au cours des années 1930, certaines subdivisions novatrices: l'époque romane, celle du premier gothique, du gothique rayonnant, du baroque catholique (après la Montagne Blanche), du classicisme, du premier romantisme, du romantisme tardif, etc. Évidemment, il ne s'agit pas ici pour nous de discuter le bien-fondé de ces périodes, ni de rechercher si elles ont été acceptées généralement: seule l'initiative nous intéresse. Toutefois, si un tel point de vue ne gardait pas même aujourd'hui ses avantages, l'aurait-il été adopté en une grande mesure encore récemment par la belle histoire de la littérature française en deux volumes, rédigée pour Larousse en 1967 sous la direction d'A. Adam, G. Lermnier et E. Morot-Sir?

Albert Pražák a fait remarquer qu'Arne Novák n'a jamais mentionné Paul van Tieghem, tout en prouvant par sa pratique qu'il était sur bien des points proche de ses conceptions concernant les contextures littéraires supranationales où s'insèrent les faits particuliers des littératures respectives.³⁷ C'était probablement une évolution personnelle en somme assez indépendante des thèses de van Tieghem qui amenait Arne Novák à adopter certaines perspectives apparentées ou même identiques aux siennes. Mais s'il n'a pas lui-même invoqué ce comparatiste français, il a d'autre part fait signaler les analyses alors actuelles de Philippe van Tie-

³⁷ Albert Pražák, *Arne Novák*, p. 18.

ghem — celles de ses *Tendances nouvelles en histoire littéraire* (1930)^{37a} — dans la chronique culturelle (sa tribune) du journal «Lidové noviny» s'adressant à un large public cultivé. A cette époque il commençait déjà de suivre avec une attention accrue les théories esthétiques du structuralisme telles qu'elles étaient en train de s'élaborer au sein du Cercle linguistique de Prague. Cependant ses réflexions sur «la culture de la langue écrite et le langage poétique» («Kultura spisovného jazyka a řeč básnická», 1933; recueilli dans *Duch a národ*, 1936) montraient que, tout en sympathisant ouvertement avec cette importante tentative de renouvellement méthodologique qui centrait plus encore l'étude littéraire sur l'analyse de l'oeuvre d'art elle-même, il ne se départait pas de son attitude judicieusement critique.

En tout cas, ceux parmi les futurs romanistes qui ont eu le privilège d'être les élèves d'Arne Novák, ont de quoi lui rester reconnaissants. Ils ont pu, pour l'étude des lettres romanes, profiter de ses encouragements généreux et de ses fécondes suggestions émanant d'un rare savoir dans le domaine qui allait devenir le leur, de même que de ses vues théoriques qui tâchaient d'harmoniser sa longue expérience de l'union personnelle entre l'historien de la littérature et le critique avec l'optique des chercheurs en train de renouveler les bases de l'approche des problèmes littéraires. Enfin, comme Arne Novák n'entendait nullement imposer un sien système, ni d'ailleurs, en général, surestimer la part de système dans l'étude de la littérature, il laissait à la créativité des jeunes travailleurs un espace suffisamment large pour leurs investigations, leur permettant ainsi de découvrir — tant en ce qui concerne la façon de poser les problèmes entretenus que celle d'adopter ou de se forger les méthodes qui sauraient les mener à des solutions valables — leur voie propre. Peut-être cette liberté jointe au prestige dont jouissait le maître constituaient-ils pour quelques-uns un danger, paraissant autoriser certaines de leurs superficialités à effet. Pour bien d'autres cependant ils devinrent, au contraire, un stimulant de recherche authentique des plus précieux.

*

Arne Novák a évolué d'un certain cosmopolitisme initial vers un attachement ardent à un traditionalisme éclairé. Cette tendance s'intensifiait dès la veille de la première guerre mondiale et à partir de celle-ci. Il ne nous appartient pas de suivre cette évolution et ce qui en résultait. Selon Otakar Šimek elle a eu ses origines lointaines au milieu familial.³⁸ Chez sa mère le sentiment national s'accroissait avec l'âge. Ses livres les plus importants, écrivait Arne Novák en 1916, attestaient combien elle était fière d'être une Tchèque: «La certitude morale que nous ne pouvons parvenir à l'humanité parfaite qu'en passant par notre nationalité tchèque,

^{37a} Études françaises. Vingt-deuxième cahier. Paris, Société d'Édition «Les Belles Lettres», 1er juin 1930.

³⁸ *Strážce tradice*, p. 22. Dans ses souvenirs, Otakar Šimek fait allusion à l'origine probable du «traditionalisme et du nationalisme culturel» d'Arne Novák.

authentique et consommée, était l'un des principes fondamentaux de ses dernières années...»³⁹

Il est hors de doute que cette évolution était en rapport étroit avec l'aspiration générale du peuple tchèque à s'émanciper de l'hégémonie de la culture allemande: le déclin apparent de la monarchie autrichienne-hongroise des Habsbourg ne la rendait que plus impatiente. Or, en 1917, Arne Novák rédigeait un essai polémique sur un dialogue posthume de Miloš Marten — *Nad městem* (Au-dessus de la ville) — où l'auteur avait repris certaines idées d'une de ses oeuvres précédentes. S'identifiant avec l'un des deux interlocuteurs, Marten incorporait la ville, à savoir Prague, symbolisant la nation tchèque, à l'Occident. Il affirmait qu'elle «avait été le plus fidèle à elle-même et le plus puissante au point de vue spirituel quand elle vivait et créait dans l'univers de la chevalerie romane, dans celui de l'art gothique français et du baroque latin. Par contre elle s'était privée de ses meilleures possibilités en dédaignant les relations avec la renaissance occidentale [...] ; elle subit une peine méritée dès qu'elle eut trahi l'esprit roman et se fut assujettie à une pensée ennemie, celle du protestantisme allemand...»

Arne Novák, bien que rédigeant ces lignes au milieu de la tourmente qui, bientôt, brisant le joug politique séculaire du peuple tchèque, allait lui redonner le droit de disposer librement de lui-même et de son orientation culturelle, n'en critiquait pas moins violemment cette «perspective qui manquait de courage». «Notre question nationale, déclarait-il, ne peut pas se poser de la façon suivante: voulez-vous rester les serfs et esclaves du Nord, ou êtes-vous enclins à plier le cou sous le joug plus doux de l'Occident? Nous sommes las de l'éternelle, arbitraire dépendance qui a jugulé notre développement. Nous désirons être maîtres de *notre champ*, quelque petit qu'il soit, pourvu qu'il soit *indépendant*.» Le tragique de notre histoire dont parlait Miloš Marten, ce n'était pas, affirmait Arne Novák, d'avoir trahi l'Occident pour nous soumettre au Nord. «Notre faute a été plus grave: nous avons trahi *nous-mêmes*; nous sommes devenus étrangers à la réforme tchèque, à Hus, Chelčický, Komenský — *voilà pourquoi* nous sommes déçus.»⁴⁰

Au cours des années 1920 et 1930, manifestant son traditionalisme, Arne Novák déconcertait ses critiques par certaines variations. L'un des premiers baroquistes tchèques, auteur d'un livre apprécié sur *Prague baroque*⁴¹ traduit en plusieurs langues européennes, n'a-t-il pas écrit en 1921 à Josef Pekař, dans une lettre inédite: «... vous savez que je suis un fervent homme baroque, et le baroque est un style de la sensibilité catholique et surtout des sens catholiques, que ne saurait dominer aucune idéologie protestante

³⁹ Arne Novák, «Z vývoje Terézy Novákové» (Aspects de l'évolution de Teréza Nováková). Essai recueilli dans *Podobizny žen* (Portraits de femmes), p. 187.

⁴⁰ Arne Novák, «Rozhovor o tragice našich dějin» (Dialogue sur le tragique de notre histoire). Recueilli dans le livre *Z času za živa pohřbených. Úvahy z let válečných* (Du temps des enterrés vivants. Réflexions des années de guerre). Praha, B. M. Klika 1923, pp. 26—27.

⁴¹ La première édition tchèque est de 1915; la traduction française a paru en 1920 et 1938.

quelque ingénieuse qu'elle fût»⁴² Ses conceptions politiques y aidant, des malentendus fâcheux se créèrent. Il ne serait pourtant pas trop difficile de démontrer que de telles discordances n'étaient souvent paradoxales qu'à première vue.

Qu'Arne Novák se soit beaucoup rapproché de Josef Pekař qui, comme il l'a dit dans l'une de ses pénétrantes caractéristiques du grand historien, avait longtemps avant la première guerre, chez nous, frayé la voie à un nationalisme ressuscité et à un traditionalisme conscient, rien de plus naturel. Leurs points de vue n'étaient toutefois pas entièrement identiques. Il faudra laisser à d'autres le soin de relever les différences nuancées qui les séparaient. N'en rappelons ici qu'une seule. Dans une lettre inédite à Josef Pekař en date du 24 février 1929 où il parlait du petit livre de celui-ci, essentiel, *Smysl českých dějin* (Le sens de l'histoire tchèque, 1929), Arne Novák évoquait sa propre conception de la nationalité individualisée. «Je viens d'écrire, y lisons-nous, sur votre philosophie de l'histoire tchèque, un article assez long pour le journal 'Lidové noviny'. Il paraîtra, je l'espère, dans une semaine. J'y trace un peu votre profil de positiviste scientifique (sine ira sed cum studio), ensuite je formule de mon point de vue non-positiviste — romantique si vous voulez — des réserves sur le contenu purement négatif de la notion de nationalité auquel vous aboutissez par voie empirique et qui — je le lis entre vos lignes — ne vous satisfait pas non plus. Pour moi, l'individualité de la nation est néanmoins un fait inconstatable qui, évidemment, doit être d'abord avéré par la science. Peut-être secouerez-vous la tête sur mon idée, mais vous m'accorderez sûrement d'avoir pour vous une estime cordiale, plus cordiale que pour n'importe quel autre représentant de la science de l'esprit chez nous.» Il est bien notoire que Josef Pekař a formé une élite de chercheurs et trouvé de fidèles admirateurs. Notons en marge des paroles citées que, parmi tous ceux qui ont su le mieux apprécier sa science et son art, Arne Novák en notre pays et, à l'étranger, l'éminent historien français Victor L. Tapié (possédant à la perfection la langue tchèque), occupent indubitablement une place privilégiée.

Dans l'avant-propos de son recueil d'études et d'essais intitulé *Duch a národ* (L'esprit et la nation), Arne Novák avouait: «Je ne me cache point de placer, aujourd'hui comme il y a vingt ans, l'idée de nation au-dessus de la notion d'État; pour moi, l'État n'est que l'une des expressions de la vie nationale réelle.» Cette conception n'est pas incompréhensible si l'on songe qu'il s'agit d'un pays qui avait vécu des siècles dans la soumission et où l'État et la nation avaient pendant longtemps cessé de correspondre l'un à l'autre. Arne Novák poursuivait — et l'on a le sentiment qu'il se rapprochait, en partie au moins, de la définition donnée par Ernest Renan —: «Mais je proclame avec une insistance non moindre [...] que pour moi, la nation ressortit au domaine spirituel et moral, où les générations et les siècles se tendent les mains et les flambeaux, non pas à cause de la race et du sang qu'ils ont en commun, mais sur un ordre

⁴² Lettre du 17 février 1921.

suprême, afin de s'élever, par l'intermédiaire de la nationalité, à une humanité supérieure et là parvenir, grâce à leurs efforts, à la conscience d'être au rang de fils de Dieu. Autrement, le culte de la nation, l'amour de la patrie, la déification du sang et de la terre dégèrent en superstition...»⁴³

Cependant, bien plus encore qu'à l'auteur des *Discours et Conférences*, positiviste dans sa science et idéaliste dans sa pensée politique où il renouait en partie avec les idées de Jules Michelet, nous devons songer au compatriote aîné d'Arne Novák, le critique F. X. Šalda. Celui-ci — personne n'aurait pu le soupçonner de pencher pour le nationalisme politique — n'avait-il pas déclaré, quelques années plus tôt, d'être lui aussi nationaliste dans la mesure où *nationalisme* recouvre des aspirations supérieures et par là pleinement légitimes? «Le nationalisme! s'était-il écrié. Qui parlerait contre lui? J'ai été et je suis moi-même un nationaliste, si on entend par là que la nation est pour moi une valeur suprapersonnelle et conduit à des valeurs encore plus hautes: à l'humanité, et finalement à Dieu.»^{43a} Ces deux esprits, par ailleurs bien différents, se rencontraient ainsi sur le terrain commun de leur amour de la nation envisagé dans ses perspectives de dépassement élevées, celles d'un humanisme universaliste.

Deux ans plus tard, dans un pays qui, par les accords de Munich, venait d'être privé de ses frontières historiques et naturelles, était désormais à la merci de l'Allemagne hitlérienne et allait, au bout de quelques semaines, devenir sa proie tout entier, Arne Novák eut à choisir le sujet de son discours d'inauguration de recteur. Il prit celui de «Jaroslav Vrchlický comme interprète poétique et critique de la littérature». C'était un sujet qui était bien de son ressort. Mais il lui fournissait aussi le prétexte de rappeler courageusement à son auditoire, face au danger imminent d'une immense vague de germanisation qui menaçait de déferler sur la nation tchèque en train d'être à nouveau privée de son État indépendant, les grands représentants de la dégermanisation progressive en Bohême dès les années 1870: Jaroslav Vrchlický qui, à la tête des «lumiristes», dégermanisait la poésie; T. G. Masaryk qui, dix ans plus tard, dégermanisait la philosophie; F. X. Šalda qui, encore une décennie plus tard, dégermanisait notre esthétique.

Jaroslav Vrchlický, rapprochant radicalement la poésie des traditions poétiques des pays romans, avait par cette entreprise déclenché, selon F. X. Šalda, la plus grande révolution qui avait jusqu'alors bouleversé la culture tchèque. «Nous comprenons cet acte à présent, déclarait Arne Novák dans son discours, comme un grand et victorieux exploit de notre dégermanisation culturelle, parallèle à la politique défensive antiallemande. Faut-il songer à approuver ceux qui, affirmant que la Bohême a toujours fait partie de la sphère culturelle allemande, décrètent qu'elle n'a pas eu le

⁴³ Arne Novák, *Duch a národ*. Praha, Fr. Borový 1936, p. 9.

^{43a} Cf. F. X. Šalda, «Viktor Dyk, básník a politik» (Viktor Dyk, poète et politicien). *Saldův zápisník* (Les Carnets de Šalda), IIIe année, 1930-31, p. 401. Nous avons traité l'attitude de F. X. Šalda vis-à-vis des problèmes du nationalisme dans notre étude: «F. X. Šalda et l'idéologie barrésienne». Cf. *Sborník prací filosofické fakulty brněnské univerzity*, XVIe année, 1967, série D (histoire littéraire) n° 14, pp 67-86.

droit de s'en libérer, et si elle l'a fait, que ce n'a été qu'à son désavantage? Je réponds par les belles paroles de notre noble ami français, le poète Duhamel: Si pour nous est tombée la ligne Maginot, il ne faut pas permettre que nous perdions la ligne Descartes, la ligne Victor Hugo [. . .]. C'est une ligne, poursuivait-il en face d'une barbarie moderne déchaînée — évoquant les traditions lumineuses du génie latin auquel il avait consacré autrefois tant de pages admiratives⁴⁴ —, «qui, pour nous autres Tchèques aussi bien que pour toute l'Europe, signifie l'effort vers un classicisme véritable, c'est-à-dire vers la mesure et l'équilibre, le sens critique et clair de l'ordre et de l'unité dans l'oeuvre de la pensée aussi bien que dans celle de l'art. Et j'ajoute en y insistant avec toute l'énergie: personne ne doit nous prendre la liberté de notre choix culturel. Disposer de notre orientation spirituelle est notre droit inaliénable.»⁴⁵

Les années tragiques de l'occupation nazie semblèrent d'abord contredire les paroles de l'orateur. Elles parurent démentir aussi la sagesse de celles qu'il adressait, le 15 mars 1939 — jour de l'invasion des troupes hitlériennes sur le territoire démantelé de la «deuxième république», pour lui imposer le statut d'un protectorat — à la communauté académique. Il les termina en rappelant «la devise profonde qui fut celle du grand patriote après la Montagne Blanche», J. A. Komenský, quand une seule foi à l'exclusion de toute autre eut été dictée à son peuple humilié: *In silentio ac spe fortitudo mea*.⁴⁶ Mais ce fut l'histoire elle-même qui, finalement, donna raison au recteur.

Nos réflexions, peu systématiques, n'ont voulu être qu'un simple hommage à sa mémoire.

⁴⁴ Faut-il citer à l'appui ce qu'il a écrit en parlant du «paysage virgilien» (dans le recueil d'études *Pio vati*, publié par les philologues tchèques pour commémorer le deux millième anniversaire de Virgile en 1930), ou en présentant, dans une introduction des plus pertinentes, la belle traduction tchèque de l'*Énéide* par Otmar Vaňorný en 1933 et affirmant que, «pour le monde occidental, Virgile ne cesse pas d'être jusqu'à nos jours un guide montrant le chemin du classicisme, esthétique en même temps qu'éthique, dans le sens où l'avait choisi la renaissance» (p. X)?

⁴⁵ *Ročenka Masarykovy university v Brně XX (1938/39—1945/46)*, p. 14.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 24.

**VZTAH A. NOVÁKA K ROMÁNSKÝM LITERATURÁM,
ZVLÁŠTĚ K FRANCOUZSKÉ KRITICE**

V roce padesátého výročí založení University J. E. Purkyně vzpomínáme také třicátého výročí smrti jejího rektora před uzavřením českých vysokých škol nacisty Arne Nováka (26. listopadu 1939).

Šíře jeho zájmů v oblasti světových literatur zahrnovala též literatury románské; nejvíce si ovšem všímal literatury francouzské. Jeho poměru k ní a k Itálii, k níž jej pojily především bohaté přímé dojmy z několika cest po první světové válce, věnovali odborníci naší fakulty pozornost již dříve. Proto se tato stať soustřeďuje na to, jak se Arne Novák vypořádával s podněty, které pro literárněhistorickou a literárněkritickou metodologii a praxi poznával z francouzských zdrojů. Albert Pražák a Antonín Grund se této otázky v rámci svých studií o jeho díle jako celku mohli dotknout jenom zčásti.

Arne Novák ve své rektorské řeči pronesené v době, kdy hrozila nová vlna soustavné germanizace, statečně vyzdvihl nutnost uhájit val románských tradic odkazu latinského génia pro nás i pro celou kulturní Evropu.

